Anne Durez

Réverbérations

De cette image, de cette paroi résonnent les prémisses d'un langage. Quelque chose pourtant d'indéchiffrable, d'indatable et d'imprononçable.

Le nom du film est cette image : **Réverbérations** un simple sous-titre, un mot prononçable dont les sens multiples s'adressent autant à la vue qu'à l'ouïe, à l'image qu'au son, aux différentes sensations émises et perçues par un corps à l'écoute d'un autre, sans passer par les mots. Les parois de la grotte accueillent des signes abstraits, qui plus est, dans des recoins souvent inaccessibles. De cette peau transpirent les bribes d'un impossible récit, d'une histoire à trous. Le Monte Castillo est un gruyère : à côté de la grotte du Château, accessible et connue pour abriter les mains négatives rouges, quatre autres à l'accès très réglementé abritent d'autres secrets. Pour le moins énigmatiques…

SOMMAIRE

2014 : la recherche 5

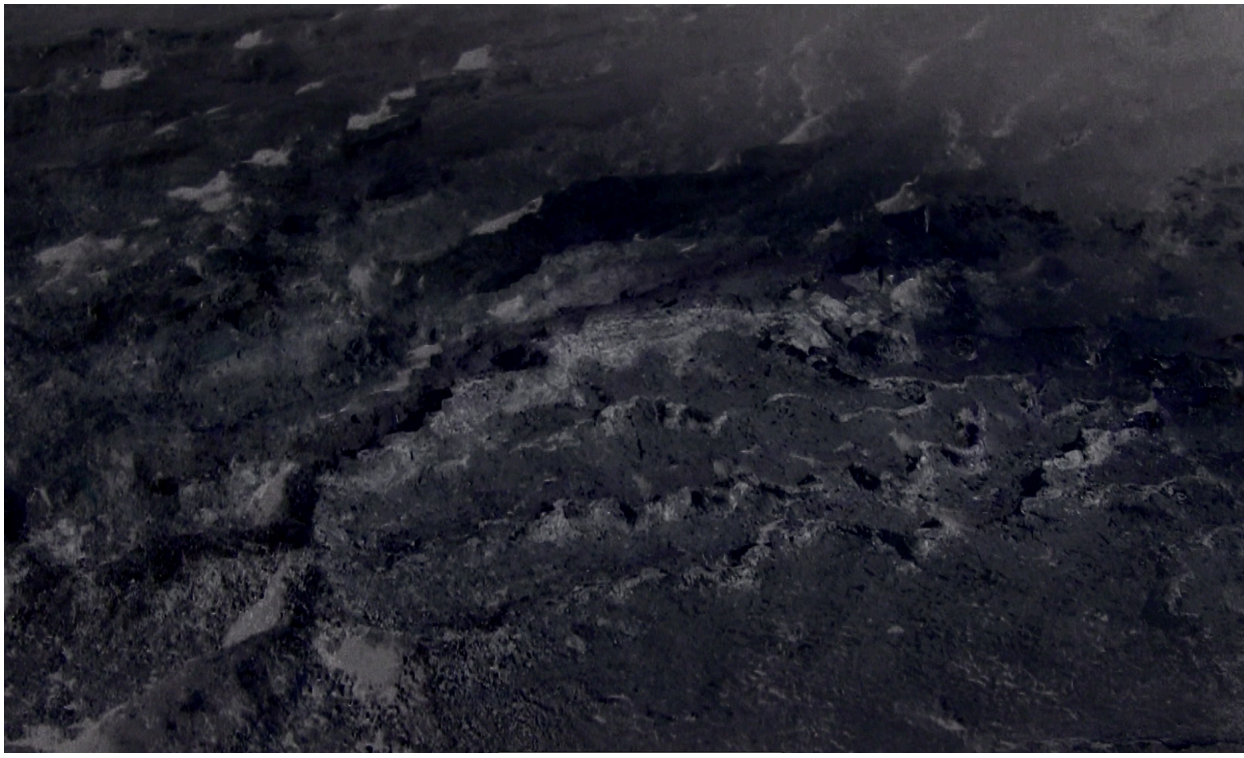
2015 : de la recherche à la nécessité d'un film 7

2016 - 2017 : l'écriture du film 9

Sous la peau 11

Sur la terre 14

2018 : le film 17



Empreintes de vagues, sol de la grotte La Pasiega

2014 : la recherche

J'ai obtenu une bourse de recherche du Cnap en avril 2014 pour mon projet « Les Menines, les mots et les mains, de la représentation des mains à l'apprentissage du langage ». Ce projet partait d'une hypothèse scientifique au sujet des constantes neurophysiologiques depuis la préhistoire : les fonctionnalités du cerveau par la main et le langage. Cette hypothèse scientifique devient la question primordiale de mes recherches artistiques, non pas pour la vérifier, mais pour m'emparer de cette question dans sa faculté à produire des liens entre chercheurs de disciplines différentes, du point de vue de la neurologie et/ou linguistique, et du point de vue de l'archéologie, et observer ce qui se passe dans cet intervalle.
Ce projet est né de cette première intuition, consistant à questionner mes propres origines, comme celles de l'art, tout en orientant le langage alternativement vers le biologique et le spirituel, entre archéologie et neurologie.

Cette bourse m'a permis de me rendre en Espagne dès mai 2014, au Musée du Prado à Madrid d'abord, puis dans les grottes aux mains négatives rouges et fresques paléolithiques à Puente Viesgo en Cantabrie. Dès ce premier voyage à la découverte des grottes del Monte Castillo, j'ai su que c'était là que j'allais revenir pour travailler. Un profond effet de réverbération, sonore et visuel, s'est emparé de moi sous la terre.

Deux grottes à privilégier
J'étais habitée par ce lieu, ces espaces creusés par capillarité et occupés voilà 40 000 ans par des Hommes qui se sont mis debout, laissant l'empreinte de leurs mains cernées à l'oxyde de fer sur les parois de la grotte du Château ; traçant des signes rouges sur la pierre aussi, comme les prémisses d'un langage ou tout au moins d'une forme d'abstraction… dans cette même grotte accessible, mais également dans La Pasiega où se déploie d'autres signes abstraits étrangement complémentaires…

Le lieu
Je découvrais tout de cet endroit et de son histoire, et pourtant rien ne m'en était vraiment étranger. Première question : comment cela se faisait-il que, une fois de plus, me revoilà sous la terre recroquevillée dans ma veste polaire, à ausculter une froide atmosphère sombre et humide ? A ceci près que j'avais changé de latitude et que, cette fois je n'étais pas dans une mine de charbon comme au Spitsberg, neuf ans plus tôt… Mais avec l'archéologue Daniel Garrido, responsable de l'accès à l'ensemble des grottes del Monte Castillo, non seulement la grotte du Château avec les mains négatives rouges, la seule à ce jour à ouvrir au public ; mais aussi j'avais accès à toutes les autres réservées aux chercheurs que renferme ce modeste relief. J'étais troublée de constater que toutes avaient leur caractère, leur physionomie et leurs trésors respectifs.

Dès mon retour à Paris, je contactais Clément de Guibert, chercheur en sciences du langage à l'Université de Rennes : je lui parlais de ma découverte de ces grottes, en lui proposant d'y retourner dès que possible avec lui. (J'avais en effet conçu mon projet de recherche quelques mois plus tôt en y incluant un double enjeu scientifique et humain) Découvrir ce lieu où l'Homme s'est mis debout, libérant les mains ; ces parois empreintes des mains négatives, mais aussi de signes abstraits récurrents, m'a non seulement impressionnée, mais aussi confirmé de poursuivre mon intuition : relier coûte que coûte ces deux pôles de recherche, paléolithique et linguistique, archéologique et neurologique. Pour cela, il fallait déjà que Clément de Guibert découvre à son tour ces grottes. Dès juillet 2014, nous y étions ensemble. Je constatais son étonnement teinté d'émotion à la découverte de ce monde souterrain (4 grottes), détaillé spécifiquement pour nous par Daniel Garrido. Aussi, Marcos Garcia Diez, archéologue et spécialiste des mains négatives au paléolithique, n'était pas sur place en même temps que nous, mais j'imaginais déjà qu'un échange entre Clément et lui, pouvait donner lieu plus tard à une vraie rencontre, au-delà du fait que ces deux secteurs scientifiques sont en ébullition et totalement complémentaires au sujet du développement cérébral et des éventuels premiers signes de langage au seuil de l'humain. Cependant, plus l'imagerie médicale se développe (IRM), et plus les datations des signes pariétaux se précisent, plus les questions deviennent vertigineuses…

L’intérêt d’une telle rencontre réside donc dans sa dimension humaine justement, à l’opposé dans sa forme d’un exercice théorique, voire rhétorique. Elle prend tout son sens dans la spontanéité et l’émulation qu’elle génère. Comment les mots, s’ils permettent cet échange intellectuel et précis, s’ils stimulent un dialogue riche et dense, sans jamais devenir verbeux, échouent pourtant à répondre de façon catégorique au sujet de l’évolution du cerveau humain ou du déchiffrage des signes paléolithiques. C’est pourtant dans cet intervalle qu’un long et complexe processus de cristallisation métamorphose bientôt une simple intuition en de multiples enjeux esthétiques et scientifiques… C’est dans cet intervalle que résonnent les parois d’une voûte souterraine, que de lointains messages cryptés s’affichent, comme un caveau réveille des mémoires.

2015 : de la recherche à la nécessité d'un film

Rencontre Clément de Guibert - Marcos Garcia Diez

Une intuition vérifiée : la rencontre entre Marcos Garcia Diez, archéologue espagnol et Clément de Guibert, chercheur en sciences du langage français.
Ce matin-là, il faisait beau, la forêt nous attendait le long de la rivière, mais dès le trajet en voiture au départ de Puente Viesgo, leur dialogue a commencé, sans cesser une minute jusqu'au soir. Au-delà de tous mes espoirs, mon intuition se confirmait… Il fallait filmer immédiatement.

Une journée décisive : leur échange chacun dans leur langue respective surfait entre une avalanche de questions très sérieuses et un humour teinté de quelques quiproquos… Les mots (loin de l'efficacité d'un anglais international) ne résolvaient rien, mais laissaient transparaître une altération de leur sens. Ils devenaient gestes, soupirs : les mains et le souffle arrivaient à la rescousse ; les corps riaient de cette stimulation réciproque ; une vraie rencontre advenait dans le cadre. Six heures venaient de passer, rien ne les arrêtait, ils avaient tout simplement oublié notre présence… Pour avoir côtoyé régulièrement des chercheurs au gré de mes projets artistiques, cela produit toujours un immense respect réciproque, mais aussi une certaine forme de recul face à des intelligences extrêmement variées, qui produisent avec ou sans les mots ; en l'occurrence ici avec et qui plus est, à propos du langage ! Jusque-là, je n'avais rien vécu de tel, et cela générait immédiatement un désir de concilier leur parole avec l'effet de réverbération appréhendé physiquement dans les grottes, d'inscrire dans un objet qui ne peut être que cinématographique toutes ces questions liées au seuil de l'humain, à l'origine et à l'abstraction. **Je devais faire un film, et pour la première fois : un film parlant.** Ce dialogue impose une éthique et une utilisation de la parole afin de reposer de vraies questions, même et justement s'il ne s'agit pas d'y répondre. L'ossature du film était là. Cela s'est confirmé tout l'été 2015, alors que je derushais ces six heures de dialogue avec le linguiste bilingue Emre Bayraktar.

De la notion de mentalité jusqu'à la question du seuil de l'humain, l'éthique rejoint le politique à rebours, jusque dans ses fondements liés à la sédentarisation.

Aussi, cette rencontre a été doublement bénéfique, parce qu'elle initiait mon film, mais aussi d'un point de vue scientifique, parce qu'elle a permis à Clément de Guibert d'inviter Marcos Garcia Diez à intervenir dans la revue *Tétraloqiques* : numéro dirigé par Clément de Guibert « Existe-t-il un seuil de l'humain ? », n°21, mars 2016

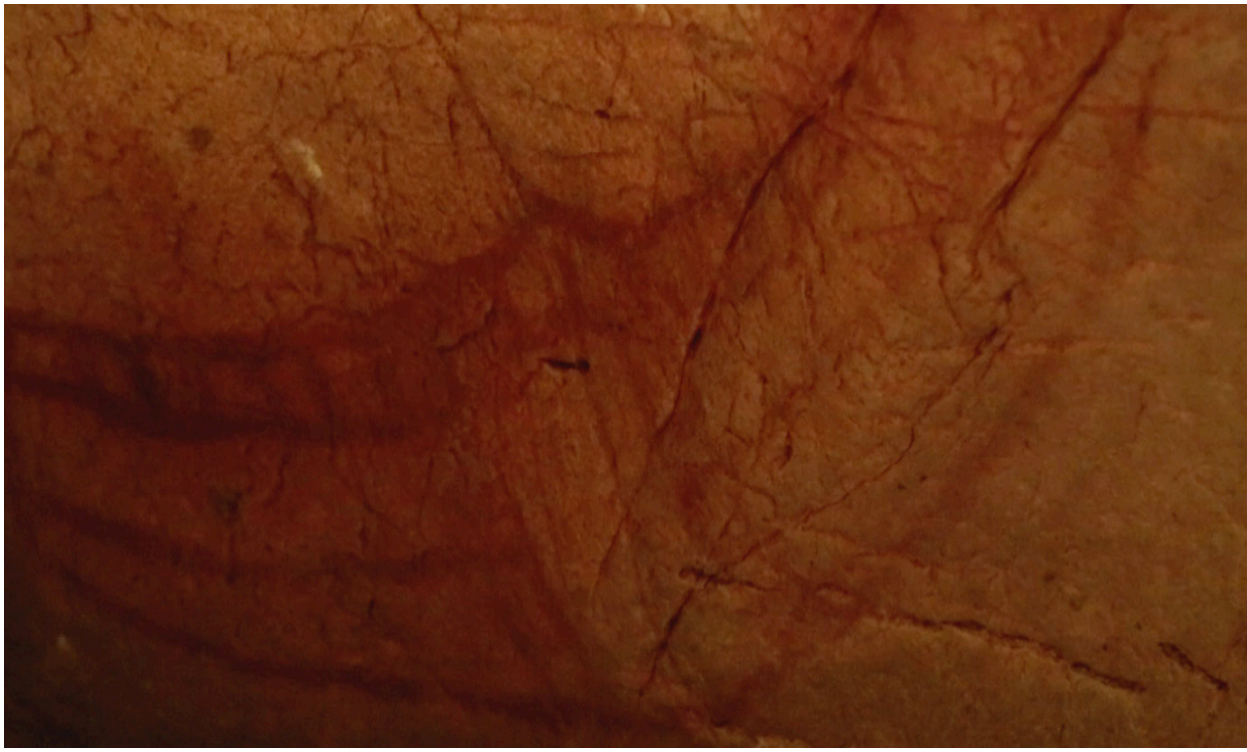
2016 - 2017 : l’écriture du film

Ce film se construit sur un paradoxe : partir du verbal pour devenir organique et palpable. Il avance par propagations, insufflées et reliées par un souffle.
Le musicien Bertrand Gauguet participe à cette expérience souterraine et terrestre, et rejoint le projet d’un point de vue sonore en juin 2016, où il expérimente la grotte Las Chimeneas avec son saxophone. www.bertrandgauguet.com
Le langage du corps redevient souffle. Recouvrer une respiration, c’est-à-dire un nouveau rapport au monde, c’est là qu’émerge une priorité : redonner à l’écoute son rôle possiblement ancestral, tandis que l’obscurité limite le regard et qu’il devient vertigineux d’en décoder les signes.

Le dialogue scientifique a donc lieu dans une forêt en Espagne. Une journée durant, ils échangent à partir de signes paléolithiques abstraits et mains négatives, neurologie et linguistique.
Cette rencontre a été filmée, avec ce principe qui m’est cher d’une prise unique quand il s’agit d’échanges humains. Elle a été pensée dès 2014 comme un pari.
Ce dialogue devient le fil rouge du film, il le structure et en égraine les questions, d’abord celles qui composent les hypothèses d’une forme de vie sociétale 40 000 ans en amont, puis
celles qui attribuent la notion de survie d’abord à la subsistance sociale jusque dans ses fondements ancestraux.
Ainsi, le film se découpe « naturellement » en une première partie correspondant à une sorte de « paradis perdu » correspondant à « la vie » ; tandis que progressivement quelque chose semble avoir mal tourné, que le brouillard envahit le cadre en seconde partie correspondant à « la survie ».

Entre les deux, **un film dans le film**, à la forme plus libre et expérimentale :

Mains négatives et campaniformes



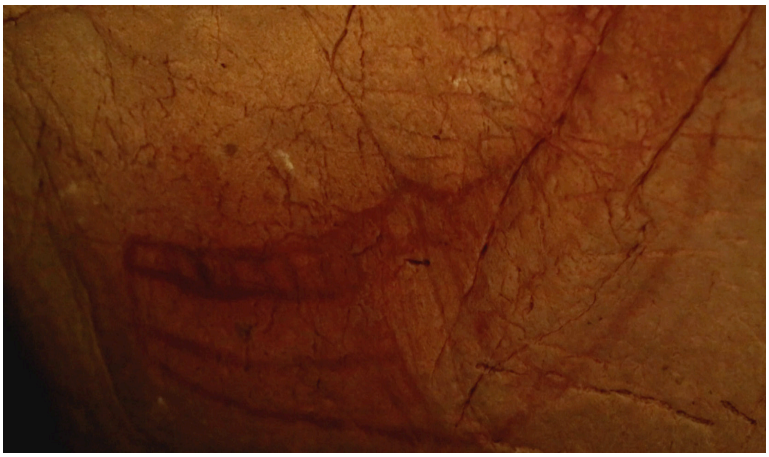
Claviforme

Dans son sens premier, étymologique, « abstraction » signifie l'action d'extraire (un corps étranger d'une blessure) ; cela signifie qu'aucune traduction de ces signes rouges inscrits ne sera proposée ou même évoquée, tout opérera par soustraction et ailleurs que dans les grottes. Le retour au XXe et XXIe siècles devra nourrir une **écologie humaine** et tenter de **stopper l'hémorragie** terrestre. La paroi n'est jamais lisse, comme peuvent l'être les mots. Toutes ses failles résistent au langage qu'elle semble contenir en elle, comme un corps étranger. Même si tout fait sens, de retranchements en retranchements, chaque regard s'isole malgré lui. On assiste à une sorte d'asphyxie du sens.
Il s'agit de **filmer les parois** comme une peau. Le sujet nécessite cette **vibration organique**, ce vertige des sens, ce frôlement d'un corps cicatrisé, marqué par différentes vies successives.

Je tiens à cet aspect aussi performatif qu'aléatoire dans la captation de la matière, en l'occurrence minérale. Ainsi, les prémisses du langage rejoindront ceux de l'image cinématographique ; la mémoire du corps celle du regard ; le rêve l'impossible récit ; l'Homme son destin de funambule.

Une avalanche de questions se cogne aux parois. Tout fait signe bientôt, sans jamais aucune mise en intrigue tangible, aucun récit n'a prise réellement le long de ce corps mutique.
Comment approcher une telle réalité ? Une telle temporalité ? Peut-être faut-il un moment adopter le son de la grotte, l'écouter, l'ausculter ; et éviter ainsi de rompre ce **bruyant silence**, ce flux du vivant qui nous garderait de toute asphyxie, de toute anémie.

A côtoyer ces signes pariétaux, les gestes qu'ils supposent finissaient par en effacer les contours. Il devenait très difficile de les retenir, ils semblaient sans cesse pouvoir s'échapper de la pensée.
Ce passage du film nous entraîne dans un monde inconnu et abstrait, provoquant un **vertige** permanent dans le passage entre abstraction, langage et figuration ; entre savoir et expérience ; entre science et poésie. Et c'est précisément ce vertige qui va libérer le spectateur en établissant avec lui un certain rapport de tactilité, « **pas parce que l'esprit se débarrasse du mot et de l'image, mais parce qu'il les utilise tous deux comme des organes et qu'ainsi il reconnaît que leur raison profonde est d'être des révélations de lui-même.** » (Ernst Cassirer)



Claviforme, tectiforme, triangles rouges

Archives INA 1937

Le vivant est récolté de manière empirique en juin 2016, au gré des rencontres animales, végétales et minérales. On ne prend pas rendez-vous avec eux, seulement avec les Hommes :

Témoignages de survie

Il faut donc remonter à la surface pour donner la possibilité aux mots de témoigner, pour leur permettre de prendre corps à l'extérieur, dans le monde concret des Hommes parlants : survivants et archives parlent de ce qui s'est passé en Cantabrie au début du XXe siècle. En effet, je suis allée à la rencontre de personnes qui ont habité certaines grottes ornées, parce que j'avais appris en 2014 qu'une partie des fresques paléolithiques avait été effacée par le souffle d'occupants récents. Une enquête de voisinage a permis de rencontrer certains survivants de cette aventure : différents portraits d'habitants relatent leur expérience de survie dans les grottes en 1937 au comble de la Guerre civile, alors qu'ils étaient enfants et que les bombardements cernaient la Cantabrie.

L'effroi du récit

Matilde, Pilar, Trinidad et Luis, avaient une dizaine d'années en 1937 et acceptent de raconter cette expérience de survie dans la grotte.

En effet, les avions de la légion Condor, corps expéditionnaire aérien, envoyé par Hitler pour soutenir Franco, survolaient et bombardaient la Cantabrie. Le IIIème Reich teste son nouveau matériel, se prépare à gouverner le monde… L'Allemagne nazie enrôlait des jeunes volontaires pour en faire des héros, à partir d'effectifs de la Luftwaffe. Des missions se sont succédées en Espagne de 1936 à 1939. C'est donc le nouveau Heinkel He 111 en 1937, bombardier bimoteur, que Matilde guettait du haut de ses 10 ans, à l'entrée de la grotte…

(Re)naissances successives

D'autres éléments de survie sont venus à moi en 2015. La maison que nous occupions était entourée de prairies occupées par différents animaux : ânes, vaches, chèvres, chevaux et un taureau. Tous les matins une naissance avait lieu et nous observions avec Clément la vitesse avec laquelle ces mammifères se mettent debout. On parle de néoténie. Là où l'Homme met un an en moyenne, eux se dressent sur leurs quatre pattes au bout de quelques heures ou minutes. Cette période d'apprentissage est très variable et exceptionnellement longue chez l'Homme (et pas seulement sur le plan moteur !) Au-delà de la question de la « survie de l'espèce », déjà évoquée par les scientifiques au sujet de la femme préhistorique, c'est leur venue au monde et leur rapidité fébrile au moment où ils osent se hisser sur leurs pattes, qui m'a convaincue de leur présence indispensable dans le film.

Filmer ces animaux le jour de leur arrivée sur terre est également un choix pour rappeler les nombreuses présences animales pariétales. Plutôt que d'en filmer la représentation plus ou moins réaliste, d'observer les contours stylisés d'une silhouette, j'ai choisi de donner à ces animaux une réelle présence corporelle et relier ainsi les fondements de l'Humanité à l'observation de signes tangibles de fébrilité, de gestes et de souffles réels et fragiles du vivant.

Archives INA 1937

2018 : le film

Deux scientifiques dialoguent dans une forêt. C'est le fil rouge d'un double questionnement, qui semble remettre en cause certains fondements ancestraux du monde des Hommes, jusqu'au seuil de l'humain, dans un monde minéral, organique, rouge et crépusculaire, où l'échelle temporelle et son artificialité linéaire mettent en péril tout récit ; où le langage, s'il a su provoquer cette rencontre véritable, échoue à répondre de nos origines et de notre nature, sauf peut-être en terme de survie. A ce fil tendu ne correspond donc aucune linéarité, aucun principe. Tantôt sous la peau dans les grottes ; tantôt sur la terre à écouter des Hommes ou à observer des animaux.
Les questions au sujet de l'évolution du cerveau humain et de l'apparition du langage donnent vite le vertige, mais cela n'est encore rien comparé à ce voyage sous terre, le long d'une peau meurtrie et tatouée, jusqu'à un point de basculement : au comble du silence une inscription nous condamne à rejoindre le monde des Hommes pour retrouver le chemin d'une histoire potentielle. A la vie et à l'évolution de l'espèce, répond la notion de survie que l'Homme a si souvent su réorchestrer.
Alors, sur la terre, des habitants racontent pourquoi ils ont du aller se réfugier dans certaines grottes ornées en 1937… Aussi, des animaux naissent, une rivière coule : le cycle du vivant se poursuit et impose le respect, laissant l'Homme se débattre avec ses croyances.

Jusqu'au bout, vie et survie se côtoieront sans jamais rien partager.
Ces paroles de personnes âgées incarnent chacune à leur façon la peur d'un enfant en 1937 dans le noir et à l'affût des bombardements. L'irrationnel que contient ce sentiment n'est pas sans faire écho au livre d'artiste que j'ai fait sur le sujet (« Qu'est-ce qui vous fait peur ? », Editions Liénart, 2011). On ne touche pas à la notion de survie humaine sans convoquer une certaine éthique et une forme d'engagement : une écologie humaine, à l'écoute du vivant.

Anne Durez
Reverberations, 61'03, 2018

Un archéologue et un neurologue dialoguent dans une forêt en Espagne. Cette joute scientifique rejoint une écologie humaine et des formes de langage, entre vie et survie. Sous la peau et sur la terre. / *An archeologist and a neurologist exchange thoughts in a forest in Spain. This scientific sparring match merges with human ecology and forms of language, between living and surviving. Under the skin and upon the earth.*

Assistant réalisateur : Pablo García Canga
Image : Nikola Chesnais ; Pablo Garcia Canga ; Emilie Moysson
Musique originale : Bertrand Gauguet
Infographie : Alexandre Cribelier
Montage image : Julie Coutureau
Etalonnage : Catherine Libert – Buzz Management, Paris
Prise de son : Alexandre Cribelier ; Bertrand Gauguet
Montage son : Bertrand Gauguet
Mixage : Christophe Hauser
Traduction : Emre Bayraktar ; Brenda Clark ; Pablo García Canga

Taureau (détail)